

L E R O Y A U M E D E S C I E U X S E U L

IVSAN OTETS

À PROPOS DE L'ISLAM

LES CAHIERS JÉRÉMIE
CAHIER COMPLET

LES CAHIERS JÉRÉMIE

IL A TROUVÉ MA FAVEUR AU DÉSERT

.....
www.lescahiersjeremie.net - copyright - L'auteur met gracieusement à la disposition de quiconque veut l'utiliser le texte de ce cahier. Il ne renonce pas cependant à la propriété littéraire. Le texte ou un extrait de texte publié sous quelque forme que ce soit doit comporter les références à l'auteur sous la forme suivante :
Ivsan OTETS - www.lescahiersjeremie.net
.....

L'ISLAM EST UN FAUX ENNEMI

La panique vis-à-vis de l'islam, envahissant notamment les milieux dits « chrétiens » et la mentalité occidentale en général, est significative d'une hâte à réfléchir. C'est d'ailleurs avec cette érudition de surface que les mêmes « savants » préjugent du mot *religion* qu'ils ne conjuguent qu'avec le mot *dieu*.

L'athéisme aussi est une religion ; la plus barbare, la plus tenace, la plus imaginative, la plus douée pour maintenir une oppression sur l'homme. Elle aussi à ses « dieux », c'est-à-dire ses *vérités inattaquables* quant à l'origine et au but de notre existence. Elle aussi, du haut de sa superbe, regarde l'autre comme un « benêt » parce qu'il ne vient pas aux pieds de l'idole, aux pieds du dieu athée, de cette *seule* vérité dont on sait fort bien qu'elle n'est pourtant qu'une *spéculation* intelligemment mijotée dans les marmites de la Science. On se convertit finalement à l'athéisme comme on se convertit au catholicisme, au bouddhisme, à la tôrah (la Loi de Moïse), à je ne sais quelle vérité impersonnelle et générale, à une certitude unique et impérieuse qui serait valable pour tous et pour toujours. L'utilité de ces dieux étant de rassurer l'homme craintif, de l'éloigner au plus loin d'une vérité personnelle parce qu'elle serait trop privée précisément, et de fait trop mouvante, trop brûlante. Une telle intimité avec notre liberté particulière fait retentir un chant bien connu que l'athée et sa fratrie religieuse, tellement raisonnables, ne supportent pas et jugent comme une incivilité :

Je suis enfant de Bohême et n'ai jamais connu de loi ; si tu ne m'aimes pas, je t'aime, et si je t'aime, prends garde à toi !¹

Mettre en question les dieux, chercher par-delà leurs vérités éternelles, c'est marcher sur l'eau ; c'est refuser cette pesanteur du sol à laquelle l'athée tombé de son arbre se trouve désormais enchaîné.

1 Voir *Carmen*, l'opéra de Bizet

L'athée a trouvé un ami en son ancien ennemi, le religieux. Ils se trouvent aujourd'hui en adéquation. Ils partagent approximativement les mêmes valeurs morales et une vision de la société similaire. Emportés sur le char sacré de la paix et par son esprit universel, ils chantent les louanges de la démocratie et l'évolution des savoirs ; toute critique à ce propos étant considérée comme une menace et une faute d'intolérance. Et bien sûr, afin qu'une illusion de liberté soit préservée, les gardiens respectifs de l'athéisme et du religieux simulent une différence des valeurs. Ils offrent à leurs brebis quelques options mineures à l'intérieur de leurs bergeries, mais partagent le socle du dogme universaliste d'où ils s'unissent. Aussi veulent-ils à tout prix faire entrer l'Islam dans ce mainstream ! Il convient donc de transformer en ennemi tout musulman trop rétif à cette inexorable perfection venue de l'antique Athènes. Cette perfection de la raison – dont on sait qu'elle est universelle – a depuis longtemps gagné à sa cause toutes les églises occidentales ; en désirant échapper aux persécutions et au rejet social, ces dernières sont même devenues ses maîtresses aimantes. Il s'ensuit de nos jours une sorte de *croisade moderne* contre l'Islam, aussi bien d'émanation chrétienne que de milieux franchement agnostiques. La «Loi musulmane» est à leurs yeux une terrible menace pesant sur le monde «civilisé». Mais ce qui est le plus pathétique chez ces gens-là, à en devenir même burlesque, c'est la conviction qu'ils ont d'être un petit cercle d'éclairés et les fers de lance d'un combat pour sauver l'humanité ! Ils sont tout le contraire. Ils véhiculent une espèce de pensée grand public, une sorte d'inconscient collectif sous-jacent. Ce qui fait d'eux les chefs, non d'une pensée éclairée et libre, mais du conformisme occidental, celui du vieux singe érudit se prenant pour le salut du monde.

Cette réalité cacherait-elle autre chose ? Nous sommes en droit de le soupçonner, car nous savons que les choses sérieuses sont souvent couvertes par des voix superficielles, et tels

À PROPOS DE L'ISLAM

sont ces nouveaux croisés venus de l'athéisme et du christianisme romantiques. En vérité, il se développe insidieusement dans les sociétés modernes, de manière indolore, quelque chose de bien plus redoutable qu'un Islam littéraliste. C'est le fait d'établir pour vrai et sacré la pensée suivante, une tendance que le courtois éduqué tout autant que l'ignorant heureux voient comme l'absolu définitif de nos évolutions :

« La vérité est un patchwork, une mosaïque, aussi Dieu est-il un universaliste ! Le divin, c'est le fil de liage de cet écheveau où se mêlent et s'entremêlent, dans une unité magique, toutes sortes de pratiques archaïques, spirites, religieuses, philosophiques et scientifiques. »

LE RÔLE PAPAL DE L'ATHÉISME

L'athée s'est d'abord tempéré en préférant se désigner comme agnostique ; c'est-à-dire qu'il a pris ses distances avec la rigidité dogmatique du vieil athéisme. Prétextant *la tolérance*, il cacha son véritable dessein ; celui d'échapper aux troubles engendrés lorsqu'il devait défendre une vérité absolument scientifique. Ainsi y gagna-t-il en plaisant à un plus grand nombre. Il se fait depuis passer pour un modèle de pondération et d'harmonie, il professe l'antique *époque grecque* : la *suspension du jugement* ! Il est en vérité entré dans *l'indifférence* face aux vérités d'où il boit désormais le nectar de la haine¹ : le mépris. L'agnostique ne méprise pas seulement les vérités générales mais surtout et pour l'essentiel les vérités personnelles ! Le divin est selon lui une espèce de conscience universelle, et la condition fatale à l'entrée dans son royaume réside dans l'anéantissement d'une existence trop particulière, source de tous les malheurs dit-il. Il faut être absorbé dans

¹ « La haine a soif de mépris. Le mépris, c'est son nectar... » Barbey d'Aurevilly, *Le rideau cramoisi*.

l'Universel. Il ne faut plus être soi en tant qu'existence autonome, mais être une partie du Tout. Il s'agit de mettre son nom particulier au service du Tout, sa volonté à la volonté du Tout : telle est la condition, pense-t-il, pour que règnent le bonheur et la paix dans le monde. C'est une reformulation linguistique de la vieille « obéissance religieuse envers Dieu ». La pilule du renoncement à sa liberté particulière est avalée ici, non plus sous la menace, mais au nom de l'harmonie bienheureuse et divine. Devenir un fragment de la conscience universelle est vendu comme un stupéfiant, comme une expérience narcotique. C'est ainsi que l'athée, devenu agnostique, partagea son microscope avec sa dulcinée retrouvée. Il se maria avec les philosophies venues des Indes.

Cette copulation entre Athéna et Bouddha s'est faite en catimini. Les chimères nées de ce drame servent désormais de liant pour donner au patchwork mondial la solidité dont il a besoin dans notre modernité. La magie est efficace. Qui manque de logique ou de modernisme, l'athée et l'agnostique occidental vus comme *père* lui en donneront ; qui manque de mysticisme ou craint la mort, les couleurs chaleureuses de l'Asie vues comme *mère* lui serviront de consolateur. Les multiples émanations du bouddhisme ne contrarient en rien le moderne, nous savons en effet combien cette pensée se prévaut en cachette d'être athée. De même, l'hindouisme est un athéisme voilé, car en divinisant l'unité il est entré dans une lutte à mort contre la distinction ; son dieu n'existe tout simplement pas en réalité, ou plutôt il incarne la haine de l'individu afin que soit fondée son unification absolue. Il se tient hors de l'altérité, qu'il suspecte toujours de disharmonie ; ainsi l'amour est-il absent, lui qui se plaît à l'Autre précisément ! Du Brahman hindou émane une vie aussi morte que l'équation immobile d'un énoncé scientifique parfait ; l'individu est totalement vidé du vivant, de sa mobilité, de son devenir. On l'a pétrifié au nom de la béatitude.

Nietzsche avait d'ailleurs anticipé cette réalité, et cela, avant la Seconde Guerre, ce qui rajoute à sa perspicacité. En effet, ce chaos mondial, du fait de son extrême violence et de la peur qu'il engendra, fut un événement majeur dans cette mystification de l'athéisme. Les guerres du 20^e siècle sont sa source d'énergie, elles sont l'encre lui servant à formuler avec sérieux un universalisme moderne, elles sont l'annonce de son âge adulte. Les siècles qui précédèrent ne furent que des parades de séduction durant lesquels Zeus et Brahman s'aimaient et se déchiraient successivement, Athéna et Bouddha échangeaient leurs savoirs sans trouver encore d'habitation commune. Les deux guerres mondiales jouèrent le rôle de noces « magnifiques ». L'abondance des sacrifices humains et des holocaustes offerts a rendu la pensée universaliste triomphante et régnante. Elle va depuis crescendo. Elle est désormais d'une solidité redoutable ; elle puise sa force dans les puissances du *totalitarisme* qu'on a nommé *universalisme*, et sa légitimité historique dans « l'esprit de tolérance et de douceur qui régnait déjà dans le monde païen¹ ». En effet, le monde gréco-romain avait déjà ce projet en vue, et tous les Empires qui ont succédé à Rome ont été impatients de le réaliser. Il semble que l'homme du 21^e siècle y parviendra, lui qui se conjuguera au son de l'universalisme, du syncrétisme et de l'éclectisme. Que les hommes d'église écoutent le sage conseil : *Vous trouverez la prospérité dans un message œcuménique, vos nouveaux prophètes seront ceux d'un christianisme païen.*

Bref, dans sa *Généalogie de la morale* (III. 27), Nietzsche prétend ni plus ni moins que l'athéisme est « l'idéal ascétique sous sa forme la plus sévère, la plus spiritualisée, la plus pure-

1 Voir Montesquieu et sa *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion* : « Le dogme de l'âme du monde était presque universellement reçu, et l'ont regardait chaque partie de l'univers comme un membre vivant dans lequel cette âme était répandue, il semblait qu'il était permis d'adorer indifféremment toutes ces parties, et que le culte devait être arbitraire comme était le dogme. »

ment ésotérique, la plus dépouillée de toute enveloppe extérieure : il est par conséquent moins un reste que le noyau solide de cet idéal.» De plus, ajoute-t-il : « Cette phase dernière de l'évolution de l'ascétisme a connu la même évolution en Inde [...] le point décisif ayant été atteint cinq siècles avant l'ère chrétienne avec Bouddha ou, plus exactement, avec la philosophie Sânkhya, popularisée par Bouddha et érigée en religion. »

En Occident, l'athéisme serait donc l'idéal religieux, le noyau de son ascétisme, sa perfection. En Orient, cette même perfection est atteinte par les structures philosophiques du Bouddhisme et de l'Hindouisme, par leur athéisme, certes plus voilé, moins scientifique, mais tout aussi prégnant. Comment ne pas être stupéfait devant l'extrême patience de l'Asie. Elle sut attendre que la science moderne, venue du monde gréco-romain, établisse en Occident la même vérité qu'elle avec cette fois toute l'autorité de la logique ; dès lors, le mariage put enfin être consommé et l'homme Universel enfanté ! Le retard occidental, à n'en pas douter, vient du travail long et difficile qu'il a fallu pour subvertir le christianisme, pour faire de son « royaume des cieux seul » un royaume des terres ecclésiastiques. L'Église n'eut alors d'autres recours que de s'adonner aussi à la logique, à justifier le projet céleste par l'histoire terrestre – à convertir le Christ en messianisme politique. Pour cela, les États européens partagèrent leurs règnes et leurs richesses avec l'Église avant de la fouler aux pieds, notamment lors de la Révolution française. Le levain mis dans la pâte, l'Église ne chercha plus le Monde-à-venir mais prit comme modèle la politique occidentale ; le prosélytisme, d'abord colonial, lui offre d'ailleurs une bonne conscience et une grande confiance en sa mission civilisatrice. Elle est aujourd'hui une servante fidèle, chantant la Démocratie et son universalisme, toute imprégnée, non d'une humble tolérance, mais de cette affection cauteleuse qu'on retrouve dans l'attitude du pluralisme moderne.

À PROPOS DE L'ISLAM

Il y a cependant autre chose d'étonnant lorsqu'on observe Nietzsche s'attaquer à l'athéisme et aux religions des Indes. En effet, il ne voit en l'Islam aucun de ces rôles dont les historiens modernes nous rebattent les oreilles à longueur de journée ; il s'avère pourtant que sa parole sur l'athéisme et le mysticisme des bouddhas a été confirmée !

DE L'ISLAM

Si l'Islam avait continué à se développer durant son Âge d'or, tandis qu'à cette époque le monde arabe découvrait et développait avec joie les penseurs grecs¹, il serait aujourd'hui équivalent au catholicisme, au protestantisme ou au judaïsme : il serait totalement assimilé. Il se serait également adapté, comme l'ont fait ces autres monothéismes, tout aussi coupables durant l'Histoire en terme de violence et de rigidité dogmatique. Car le Judaïsme est conquérant par nature, ainsi que l'Islam ; l'Église l'est devenue par subversion, d'abord dans sa forme catholique et orthodoxe, puis dans sa modernité anglo-saxonne, le protestantisme ayant formulé une doctrine plus appropriée au capitalisme hégémonique. L'Islam est en vérité une *version arabe de la tôrah de Moïse* entremêlée de christianisme, certes moins précise, plus archaïque et de seconde main, mais le texte coranique aurait pu tout aussi bien être peaufiné pour coller à l'environnement politique des Démocraties. C'est de cette manière que réussit à perdurer le Judaïsme, il a continuellement fait évoluer son texte à l'aune des relents historiques des puissances régnautes. Il s'aida pour cela d'une tôrah dite *orale* qui n'est autre que la méthode utilisée en philosophie et dans les sciences pour faire évoluer les savoirs. Il en est pareillement des Églises dont les dogmes n'ont cessé de se discuter et de se réformer afin que la Cité, en se modernisant, daigne conserver à l'ekklésia une

1 Ceux-là même que l'Europe avait perdus dans la chute de Rome.

place de choix en son sein. Cette capacité d'adaptation des cultes judéo-chrétiens en Occident a suivi le cours de l'Histoire jusqu'à notre ère moderne. Hélas, les réformes islamiques se sont stoppées, court-circuitées progressivement entre le 11 et 13^e siècle, au milieu du florissant développement de sociétés ouvertes allant de Bagdad jusqu'à Cordoue.

Ce qui diffère réellement dans l'Islam, c'est donc son *décalage dans le temps* — non dans les textes ! Quiconque veut juger des textes qu'il compare donc leurs théologies respectives selon leurs propres évolutions historiques ; ainsi fait-on avec toutes les activités intellectuelles de l'homme. En vérité, il y a *concordance de projet* dans les textes coraniques et bibliques !

En effet, dans sa lecture biblique le Judaïsme considère le règne politico-religieux du roi David comme un modèle messianique. Il a ainsi pour projet de conduire les nations sous l'égide de ce gouvernement messianique. Elles devront alors se soumettre à une tōrah allégée que le théologien identifie aux *Lois de Noé*. Dans la chrétienté, les papes et les pasteurs lisent aussi selon la lettre, c'est pourquoi ils estiment que le même messianisme davidique a finalement été remis au Christ, qui l'aurait enfin confié aux mains de l'Église. Cette dernière a donc un projet similaire au Judaïsme : la tâche royale de gouverner les nations selon sa morale. Son message n'est plus l'annonce du Royaume des cieux mais celui du règne de l'Église.

Pareil projet existe enfin dans l'Islam ; dans son *Introduction au Coran*, Régis Blachère nous dit tout d'abord que « la doctrine de Mohamed présente un curieux parallélisme avec celle du Christ sur le royaume de Dieu et la résurrection ». Il explique que « l'idée d'une catastrophe finale imminente où devait s'abîmer l'univers domine dans le Coran et s'impose à l'esprit de toute la première génération musulmane ». Il en tire une première conclusion : « Le Coran est une apocalypse, au moins dans sa première partie, non juridique. Une révéla-

tion sur la fin du monde.» L'orientaliste en vient enfin à préciser ce que les générations suivantes ont fait de cette annonce: « Pour que le Coran n'ait pas été rassemblé par Mohamed lui-même ou immédiatement après sa mort, il faut une raison péremptoire d'un caractère spécial. Cette raison est simple: on n'éprouva pas le besoin de procéder à cette œuvre, parce que l'Heure était proche où l'univers allait s'abîmer. Quand on s'avisait de le faire, ce ne fut que beaucoup plus tard, quand on se rendit compte que cette Heure était remise à un avenir lointain et qu'il convenait, en attendant, de fixer la source essentielle de la Loi.» C'est ainsi qu'en partant de l'annonce exaltante d'un paradis, d'un pays où couleront la paix et le bonheur, comme ce fut le cas pour le Judaïsme et pour l'Église, l'Islam a fini par s'impatienter et coucha aussi par écrit un système de gouvernance des nations et des individus. Une Loi religieuse s'occupant de tout, de politique, d'armées, d'économie, de famille, de social... reçut alors le sceau divin pour paître les Nations sous une morale salvatrice. Les projets juifs, catholiques, protestants et musulmans sont les mêmes et leurs morales similaires. L'Islam a simplement cessé de penser son texte il y a plusieurs siècles, et ce retard est devenu aujourd'hui une bombe autour de son propre torse.

Les trois monothéismes s'initient donc dans une eschatologie miraculeuse et l'annonce d'un nouveau monde. Puis, tous les trois flanchent devant le temps: *l'Heure finale étant repoussée dans le lointain, il faut un sol solide pour attendre, d'où l'élaboration d'une Loi et le projet d'une mondialisation.* Tandis que Moïse, de manière prophétique, ne passe pas le Jourdain, son disciple Josué le fera; il bâtira une nation armée d'une mission et revêtue de lois religieuses et sociales. L'Église fera de même, elle s'organisera en institution, dirigera avec les rois, édictera ses lois. Enfin, l'Islam suivra un chemin identique, il coucha un texte et des obligations religieuses, puis alla conquérir des terres. Si vous cherchez une différence, cherchez-la donc dans les hommes avant de sonder les textes!

Cherchez s'il existe un homme qui avait *tout* pour être roi et qui refusa pourtant la couronne, qui s'attacha à l'annonce du Royaume des cieux seul et ne céda jamais devant la tentation de régner. Assurez-vous qu'un tel homme ne s'en remettait pas aux lois pour juger, mais qu'il pardonnait l'impardonna-ble. S'il s'avère que son tombeau est vide, c'est donc qu'il est la porte menant vers ce Royaume derrière les cieux, que son pardon extraordinaire est réel ! Ne serait-il pas réellement le Christ ? Vous le croyez ? Aurez-vous alors, comme lui, la force de la foi pour annoncer le Royaume des cieux seul, pour attendre avec persévérance qu'il vous accueille en sa maison ? Ou, las d'attendre, et tel un disciple de Josué, de l'Église ou de Mohamed, partirez-vous conquérir un saint bonheur ici-bas ? Irez-vous bâtir votre petit monde béni et religieux, organisé selon une morale bien pensée et polie selon la raison ? Ou encore, oubliant le Monde-à-venir, traverserez-vous les mers, tel un prosélyte guilleret, faisant miroiter aux hommes un nouveau paradis terrestre qui jamais ne sera ?

POURQUOI L'ISLAM A-T-IL ÉCHOUÉ ?

Mais pourquoi la Chrétienté, d'une part, et le Judaïsme, d'autre part, ont-ils réussi à s'adapter là où l'Islam a échoué ? La réponse est fort simple. Juifs et chrétiens ont été rejetés du règne politique tandis que l'Islam, en s'y est accrochant, a court-circuité l'évolution et la mobilité de la politique ; les peuples dépendant d'un état devenu statique se sont de cette manière sclérosés. L'influence du judaïsme et des églises, en demeurant serviteurs de l'État, a au contraire été utile au politique. Aussi l'Église doit-elle remercier la Révolution française qui lui reprit son sceptre politique ; on le lui avait seulement prêté, par intérêt, afin que la conscience humaine soit éveillée par une loi du bien et du mal dont la nature divine était alors indispensable. L'homme pouvait ainsi bâtir

sur le roc d'une donnée irrémédiable et quitter les sables des vieilles superstitions, vaincre l'arbitraire des dieux olympiens. Les vrais faiseurs de l'Histoire, ceux qui règnent réellement, ce ne sont pas les religions — c'est la Raison et ses apôtres : philosophes, moralistes, économistes, scientifiques, politiciens, etc. Le Siècle des Lumières arrivant, la raison n'eut plus besoin de dissimuler sa loi du bien et du mal sous le voile du divin ; il lui sembla que l'homme avait atteint assez de maturité pour l'adorer et la craindre elle-seule, sans le masque d'un dieu. Aussi reprit-elle au dieu des papes le règne politique pour ne lui conserver qu'une place seconde... en cas de besoin. La raison européenne se servit donc des mêmes tables de la loi de Moïse récupérées par l'Église, elle renouvela ce que Moïse avait fait lors de la sortie d'Égypte : elle sortit l'Occident de ses mythes polythéistes. Mais pour juger cet antique paganisme, l'Occident évita de renouveler l'erreur des philosophes Grecs : elle prit le temps d'offrir aux hommes des paliers de décompression. Elle accepta d'abord la Révélation. Les dieux, sous l'autorité d'un seul Dieu, furent contraints d'offrir aux hommes un culte précisément plus raisonnable que magique, un culte fondé sur la menace toute-puissante d'une seule *Loi*. Ainsi la raison fit-elle brûler en l'individu même une conscience rigide du bien et du mal. Il s'ensuivit que l'individu développa en lui une onction intellectuelle insoupçonnée. Cela fait, l'homme finit par concentrer le bien en un bien moral et scientifique délivré de toute divinité. Il transforma le bien – pensé comme vrai et beau – en un messie qui doit conduire l'humanité en terre promise. L'homme raisonnable moderne a tué Dieu ou plutôt il a fait de la raison son Dieu. Le projet d'Athènes se concrétise : *Si tu veux te soumettre toutes choses, soumets-toi à la raison*, disait Sénèque.

Assiégés par la raison, le Judaïsme et l'Église abdiquèrent donc après de nombreuses résistances ; ils sauvèrent leurs cultes et tirèrent profit de la prospérité du nouvel Empire des Lumières. L'Islam s'y refusera. Il avait pourtant encen-

sé la philosophie et la science durant son Âge d'or ; mais en s'obstinant à dénier à la raison la légitimité de son pouvoir, sa théologie stagnera et ses populations seront très vite en recul devant les progrès de la logique occidentale. À contrario, cette épée de Damoclès des politiques et des penseurs sur la tête de l'Église lui fut bénéfique. Elle dut sans cesse s'adapter, penser son texte, l'interpréter, lui ôter des points et lui rajouter des virgules, mettre de l'eau dans son vin pour conserver une légitimité politique. Il lui fallait être moderne ou être méprisé, il lui fallait rendre Dieu logique, il lui fallait rendre à César ce qui est à Dieu. Si la Révolution française l'ôta définitivement du trône, le protestantisme offrit aux nouveaux États une réforme catholique alléchante – la maîtresse n'avait pas perdu tous ses charmes ! La doctrine rafraîchie s'adapta si bien aux siècles technologiques et capitalistes qu'elle eut la préférence de l'Amérique visionnaire. Le Judaïsme, quant à lui, perdit son pouvoir politique avec en plus sa terre, et cela dès la fin du premier siècle ; Rome investissant Jérusalem et déclenchant une diaspora qui dura jusqu'au 20^e siècle. C'est une des raisons majeures du dynamisme juif souvent supérieur à celui de l'Église. Le Judaïsme pensa, sonda, chercha et découvrit plus que quiconque dans tous les domaines touchant la raison ; l'enjeu était bien plus considérable pour lui, car il ne s'agissait pas de conserver un pouvoir, ni seulement de s'adapter, mais bien de ne pas mourir dans un rejet violent. Or, mourir aurait signifié pour lui rendre caduc son texte, affirmer l'impuissance divine.

Aucun des trois monothéismes ne conçoit le divin sans qu'il règne politiquement de manière visible. Il leur paraît invraisemblable qu'il puisse exister un Royaume des cieux sans qu'un royaume de Dieu sur terre se concrétise. Quant à entendre le règne caché et l'activité incognito de Dieu, telle qu'elle est en vérité, cela leur réclame un retour vers la foi, c'est l'exigence d'un changement de pensée, c'est apprendre à « partir sans savoir où l'on va » ! Telle est la déchéance poli-

tique du religieux, elle correspond à cet allant de la foi, à ce Royaume *ailleurs*. Aussi faut-il plutôt penser que le Judaïsme et l'Église, lorsqu'ils sont ramenés à plus d'incognito et écartés du pouvoir, sont encore sous le signe de la faveur divine. Vous tirerez par vous-même les conclusions géopolitiques d'une part, et théologiques d'autre part qui s'ensuivent.

Pour son malheur, l'Islam régna, et il règne politiquement dans la majorité des pays où il s'est enraciné. C'est probablement du plus précieux que l'Occident priva ces contrées : de la lame des guillotines qui sépare le religieux du politique. De fait, l'Islam n'est pas un danger, mais – *il est en danger!* Il a dormi paisiblement sur ses trônes, sans se remettre véritablement en question, pendant que la raison accomplissait son œuvre ailleurs, pendant qu'elle bannissait légalement le monothéisme de l'autorité républicaine, pendant qu'elle donnait aux peuples l'illusion d'une terre promise toute proche. Désormais, la sainte raison développe nos connaissances et garantit mille yeux à la justice ; elle s'épanouit au milieu de son harem de luxe, ayant à son service un panel de religions et de mysticisme qui portent sa parole et tremblent à sa menace. Elle est partout. Son souffle universaliste est rauque, sa volonté mondiale ne reculera plus. Elle intime à l'Islam l'ordre de se réformer ou de mourir, d'abandonner ses droits politiques ou d'être effacé de la scène internationale.

L'Islam abdiquera, comme l'ont fait tous ses prédécesseurs. Il se consolera puisqu'il s'imagine être le dernier grand refus. Mais si le pouvoir n'appartient plus aujourd'hui aux religions, il n'est pas non plus entre les mains de la science, ni même aux politiques. Il a été donné à une pensée universelle plus insaisissable et fluctuante que jamais, comme l'est l'argent. L'universalisme à réussi ce tour de force de réunir et de mélanger sous ses ailes, les mythes antiques, les religions savantes, les philosophies, les sciences et les politiques. Il est interdit d'exister en dehors de lui et presque impossi-

ble d'avoir une vie sociale sans être marqué de son signe. En tuant Dieu, le sage a tué l'individu, et notre liberté est aussi fine que la membrane d'un ballon de baudruche. Le grand péché de nos jours se résume à dire simplement « non » à ce grand corps, à exiger de s'incarner en propre hors de ce corps. Lorsque l'imam aura rejoint le prêtre et le rabbin, lorsque le dernier « amen » sera donné à l'universalisme, dès le dernier refus humain, dès le dernier « niet » absorbé dans l'oecuménisme, le monde s'éteindra tel *un vieillard fou vénéré par une humanité psychiatrique*. L'adulte sera animé d'un esprit administratif et vicieux afin de garder les lois, et on enchantera les enfants par des prodiges psychiques qui calmeront leurs caprices. On s'effraiera, on paniquera devant le mot de « foi ». Celui qui n'attend rien, ni de la raison ni du miracle, espérant contre toute espérance en un Royaume qui n'est pas de ce monde, celui-là aura été éradiqué. Aussi ne trouvera-t-on le Christ nulle part. N'ayant aucun lieu où reposer sa tête, cherchant en vain le cœur d'un homme ouvert pour lui, ne rencontrant ici-bas que les certains, leurs puissants miracles et leur raison tout aussi dominante, ne trouvant plus la foi sur terre – il se retirera. Alors viendra la fin.